

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

2^e ANNÉE, n° 18

Abonnements : Six mois. 3 l. » — Extérieur . . 4 l. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an . . 5 50 — — — 7 50
Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

La Foi

Tant qu'elle n'est pas parvenue à se libérer complètement de tout reste de foi, la volonté humaine n'est jamais absolument affranchie des causes coercitives, constrictives.... L'homme n'est pas religieux seulement parce qu'il croit aux superstitions de l'idolâtrie chrétienne, mais parce qu'il incline à chercher hors de soi-même et de ses propres forces un symbole — ou quelque chose de ce genre — sur lequel il reportera la confiance qu'il n'a pas en son énergie, en sa volonté, dans le sentiment de sa vitalité.

L'homme libre n'a que soi-même comme maître de sa vie. C'est par une vision réelle des phénomènes universels qu'il comprend le monde extérieur et juge les éléments qui l'entourent. C'est pour seconder son besoin senti de vivre et de jouir qu'il pense et qu'il agit. Il se ferait illusion s'il croyait sérieusement que la seule façon juste de penser et d'agir, c'est de le faire comme tout le monde ou selon une morale adoptée par une certaine collectivité sociale — ou de suivre une loi quelconque. S'il est vrai que les besoins de l'individu sont déterminés par l'ensemble du corps social — ambiance créatrice de nécessités individuelles spéciales — il n'est pas moins exact qu'il en serait autrement si l'influence sociale s'exerçait dans une voie différente.

Mais cette détermination, cette influence sociale ne constitue pas une fonction tellement intangible ou inviolable qu'elle oblige l'être individuel à voir les choses autrement qu'elles sont en réalité ; ou encore à agir contrairement à ce que demande le cas ou la circonstance où il se trouve par rapport aux engrenages sociaux qui le circonscrivent.

C'est précisément quand l'ambiant social est partiellement ou totalement le déterminant de l'ambiant individuel — lorsqu'anthropologiquement ou économiquement il crée en l'individu l'occasion et la nécessité — c'est précisément alors que l'individu devra juger par lui-même des moyens de lutte convenables et adaptés à la diversité des cas, sans se préoccuper de se conformer à un précepte ou à une loi, lesquels, s'ils se basent sur l'intérêt de tous, négligent obligatoirement le fait isolé.

L'individu qui sent, qui est en pleine possession de ses forces vitales, n'est pas insuffisant au point de ne pas se rendre compte de sa propre responsabilité en présence d'un milieu social qui le voudrait pauvre et malheureux ; d'un milieu social qui est misère, asservissement, réaction, et qui s'oppose à la satisfaction complète de ses besoins personnels, à lui qui est un homme doué de ressources physiques qui ne sont pas inférieures à celles des mortels les plus fortunés. Il n'est pas si absolument dépourvu de facultés naturelles qu'il ne juge indispensable de déplacer les causes sociales qui engendrent ses maux et de lutter pour la conquête d'un meilleur bien être immédiat.

S'il y a un moment où l'individu cesse de sentir sa propre responsabilité (autrement dit : perd le sentiment de sa propre conservation) c'est justement au commencement de sa carrière, lorsque la société, non contente de lui préparer son ambiant individuel, lui fabrique une ambiance psychologique, qui le rendra incapable d'évaluer exactement ses pensées et ses actions, qui l'induite à croire supérieure à lui-même une opinion donnée, une conception étrangère — illusionnante, fascinante — ou encore à adopter une ligne de conduite suggérée par une éducation antinaturelle, par des habitudes, des coutumes, des croyances, des conventions morales et sociales.

C'est arrivé à ce point que l'indi-

vidu se manifeste bien une créature de la société ; il a foi en elle, en sa morale, en ses lois ; il considère comme criminelle toute action, toute pensée qui n'implique pas approbation, consentement social.

Qui possède une pensée saine ne nourrit pas l'illusion d'être dans l'erreur. Qui est doué de volonté se sent inévitablement poussé à la faire valoir. Qui est en possession de la sensibilité vitale nécessaire pour l'éclairer réellement sur son environnement, sur les motifs qui expliquent sa vie et son bien-être, n'a certainement pas besoin que d'autres voient, sentent et vivent pour lui ; s'il était aveugle, avec les yeux des autres, il ne verrait que des ténèbres.

Qui ne se trouve pas dans ces conditions psychologiques est un faible qui a nécessairement besoin de forces étrangères à lui pour orienter sa vie. Il devient l'esclave naturel de l'unique besoin qu'il ressent réellement, celui d'une foi fournissant à son esprit la lumière et les inspirations que ne peuvent lui procurer ses facultés insuffisantes ou atrophiées. Il a besoin de lois et de tuteurs pour lui établir l'itinéraire de sa vie. Il éprouve ce besoin parce que son automatisme vital l'invite à croire et non à penser, à obéir au lieu de vouloir.

La réalité est ce qui se voit et se sent, ce qui ne s'invente pas. L'insuffisance de soi-même, de ses propres facultés, fait naître le besoin d'un remplaçant artificiel. Et c'est grâce à ce besoin dangereux que le faible, en cherchant le tuteur, le bienfaiteur, trouve l'exploiteur et le tyran. C'est ce besoin qui a précipité dans la servitude les peuples qui ont disparu de la scène de l'histoire.

Celui qu'une infirmité psychique atavique rend incapable d'être lui-même l'arbitre de sa vie, ne peut certainement juger si les appuis tutélaires qu'on lui offre le conduisent sur la voie du salut ou sur le chemin de la perdition. Or, cet argument si simple, qui suffirait chez une intelligence un peu vive à faire crouler une foule d'illusions, ne réussit pas chez la majorité des humains actuels à éveiller la moindre réflexion. Ils ne suivent pas une religion parce qu'elle leur est une nécessité réelle, mais parce que c'est leur croyance, parce que c'est ainsi que fait tout le monde, surtout parce que leurs parents la pratiquaient. Si on leur avait enseigné la religion musulmane, elle leur paraîtrait tout aussi logique que les superstitions chrétiennes. Ils ne professent pas un idéal, parce qu'il répond à leur mentalité, mais justement parce qu'ils sont incapables d'induire et d'idéaliser : parce qu'ils n'ont pas d'idées propres.

Transportée du domaine religieux dans celui des idées, la foi se retrouve chez l'individu avec sa caractéristique : incapacité de penser et de vouloir, perpétuation de cet atavisme qui fait de lui un être servile, suggestionnable, aveugle instrument de forces dominatrices, autoritaires, influentes. Le fanatisme est toujours le fanatisme, qu'on échange les étendards de l'église pour ceux de l'athéisme. Le motif est toujours le même : croire à quelque chose de supérieur à soi ; chercher hors de soi le modèle de sa propre perfection et l'idée propre de son bien être.

Le soleil, la terre, les fleuves sont des objets qui se voient : leur réalité ne suscite aucun fanatisme en nous. L'amour et la haine, la douleur et la joie sont les sentiments qui occupent alternativement l'existence. Ils font sentir la vie. Nous en avons le sentiment, matériel, moral si l'on veut : ils ne nous inspirent aucune foi. Ils ne sont pas le produit de l'illusion ascétique de cerveaux malades ou déséquilibrés ; ce sont des réalités

En guise d'épilogue

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Ce proverbe bref et lapidaire a été embelli, poétisé, surhumanisé par Nietzsche (ce cerveau si puissant qu'il ne put rester sain) au point de se présenter sous l'apparence d'un évangile : celui de l'Eternel Retour. On veut que l'annonciateur de Zarathoustra ait reculé devant le manque des preuves scientifiques qui auraient permis à l'Eternel Retour de faire figure de doctrine. Et pourtant, les faits ne sont-ils pas là qui nous démontrent qu'avec un autre personnel humain, des peuples parlant d'autres idiomes, sous d'autres cieux, les mêmes événements se reproduisent, se représentent ? Si l'Italie actuelle subit le fascisme, celle du Moyen-Age n'a-t-elle pas connu les Guelfes et les Gibelins, et Rome n'a-t-elle pas été ensanglantée par les sectateurs des Marius et des Sylla ? L'impérialisme français a-t-il rien à envier à celui des latins et Poincaré à son prédécesseur Coton le Censeur ? Le geste de Mussolini envoyant des obus sur Corfou ne rappelle-t-il pas celui de Parker et Nelson bombardant Copenhague en 1801 ? Les éléments eux-mêmes sont aussi aveugles, aussi sourds, aussi impitoyables qu'ils l'étaient à l'origine du monde. Le tremblement de terre qui a failli engloutir l'archipel nippon ne nous reporte-t-il pas au temps où, sous les secousses de la croûte terrestre, les continents s'effondraient comme des châteaux de cartes ? Je ne veux pas tirer de tout cela une philosophie, moins encore une doctrine. Mais je prétends que les initiateurs, éducateurs, réformateurs, transformateurs intellectuels ou sociaux, et tous les pousseurs à la roue du char de l'humanité, manquent à la plus élémentaire probité scientifique lorsqu'ils font fi de cette observation.

Qui Gê.

Trinité nouvelle

L'antique Trinité est morte.
Et voici la Trinité nouvelle devant laquelle je m'incline :
La Santé, la Beauté, la Liberté.
Et cette Trinité est la racine de toutes choses :
Vie, Mœurs, Jouissances.

Si la Santé impose
À tous et à chacun une volontaire restriction,
Ce n'est point à la façon du dégoût morbide des ascètes
Pour les plaisirs défendus de la terre —
En vue de se garder une place dans l'armée céleste.
Non : la Santé semblable à une source joyeuse,
Car la source intime de la joie est toutes choses.

Beauté de forme et d'esprit,
Sociale et individuelle
Font une combinaison unique d'harmonie.
Rythme et symétrie en haut comme en bas !
Que de la goutte de rosée au cerveau le plus profond
Règne à toujours la belle Symphonie.

Pour jouir en pleine liberté de toutes deux : Santé et Beauté,
Nul besoin d'un système éthique qui détruise
La spontanéité de l'amour,
Qui menace du fouet le cheval emballé !
Liberté pour le jour, pour la nuit, pour l'amour,
pour la haine !
Oh ! quelle victoire pour la lumière !

WALTER W. STRICKLAND.

qui se font sentir par l'intermédiaire de nos sens affectifs, sans aucun rapport avec une foi quelconque, sans qu'ils nous incitent à leur rendre un culte.

L'anachronisme de la foi n'aurait pas sa raison d'être sans une prédisposition spéciale individuelle qui incite au servilisme, à la croyance aveugle, à l'esprit d'abnégation et de renoncement de soi.

L'homme fanatique est prédestiné aux maux mêmes qu'il croit éviter — et cela à cause de sa foi — comme le voyageur qui regardant toujours le ciel ne voit pas les pierres qui le font trébucher.

La foi rend l'homme esclave du devoir, du dogme, de la morale, d'un idéal quelconque avec lesquels sa pensée et sa volonté doivent se conformer, s'uniformiser — auxquels il croit et obéit aveuglément. Ce n'est pas la foi en de nouveaux idéaux sociaux qui est l'instrument de libération individuelle. C'est la lutte imposée par les besoins de la vie quotidienne, le combat pour la réalisation des aspirations personnelles qui mènent à la liberté, non pas la foi en une cause qui n'est pas la nôtre, donc asservissante.

GIOSE CLERICI.

A ceux qu'intéresse notre travail

Malgré nos 500 fr. de déficit et le papier en hausse de 10 %, nous avons décidé d'agrandir le format de *l'en dehors*. Augmentation concordante de nos dépenses, naturellement.

Il convient de faire remarquer que s'il n'avait pas été administré aussi économiquement, il y a beaux jours que nous aurions dû interrompre notre travail.

C'est cela qui nous permet de réclamer, sans aucune gêne, à ceux qui ne sont pas encore en règle avec nous, de se hâter de le faire. Nous insistons auprès des anciens lecteurs de "par de là la mêlée", de "la mêlée" qui n'ignorent pas la peine qui nous échoit pour nouer les deux bouts. Ces camarades savent très bien qu'il ne coûte rien de renvoyer le journal qu'on leur adresse : il suffit de le remettre au facteur, la bande non déchirée.

Donc c'est entendu, il nous faut, pour mener notre labeur à bien : 500 abonnés de plus (nous en comptons 975 environ), une vente au numéro de 1000 exemplaires de plus, d'incessantes souscriptions, des correspondants ou dépositaires qui ne laissent pas les retards s'ajouter aux retards, un écoulement sérieux des brochures, des tracts, des cartes postales, des piqures d'aiguille que nous éditons. Et ce que nous demandons là des "nôtres" est la logique même.

Nous ne modifions ni le coût de l'abonnement ni celui de l'exemplaire. Mais c'est vraiment à titre de propagande que nous laissons encore inchangé le prix du numéro.

l'en dehors.

Dimanche 16 septembre:

Journée de plein air dans le parc de SAINT-CLOUD (Carrefour du bassin de la Grande Gerbe). — Rendez-vous au terminus des tramways à Saint Cloud à 10 heures précises.

Moyens de communication : Gare Saint-Lazare-tramways, bateaux.

Réalités, Vérités

Rien n'est plus immoral que la morale et rien n'est plus moral que l'art. La moralité de l'art n'offre aucune ressemblance avec la moralité ordinaire. Elle réside dans sa beauté même. Tandis que la morale, sous prétexte de favoriser la vie, la diminue et l'amointrit, l'art augmente la vie et la perpétue.

Il importe de prendre toutes sortes de précautions contre la société qui ne vise qu'à détruire l'indépendance et la pensée. Une attention de chaque instant est nécessaire, si l'on veut sauver son « moi » de la mort. Notre esprit et notre corps sont constamment en danger.

Il ne faut pas que les querelles entre « anarchistes » nous obligent à conclure : « questions de boutique », car rien ne les distinguerait plus de toutes les catégories de bourgeois qui se font concurrence dans tous les domaines. Si les anarchistes, comme les sectes religieuses et les partis politiques, se font concurrence et tentent d'attirer la clientèle en débauchant la « marchandise » du voisin, que penserons-nous de leur sincérité ? Quelle pitié que des hommes qui se disent les défenseurs de l'idéal le plus noble et le plus élevé soient pareils aux autres hommes par leurs vices, leur mentalité et leur égoïsme ?

La bêtise des « flics » dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Impossible de discuter avec ces imbéciles. Ils ont été choisis parmi ce qu'il y a de plus idiot dans un monde de dégénérés. Ils sont incapables de prononcer deux mots de suite sans bredouiller. Et leurs aneries ont force de loi, leurs rapports sont crus sur parole. Leurs fautes d'orthographe et leur ignorance de la grammaire peuvent envoyer un innocent au bagne. Ils partagent l'empire de la stupidité avec les militaires dont l'inintelligence est bien connue.

On raconte au peuple qu'il est libre, qu'il est son maître, et le peuple le croit. La démocratie est un mensonge. Et ce mensonge ne fait que perpétuer sous une autre forme, en prétendant les combattre, tous les mensonges sur lesquels repose la société. Gérard de LACAZE DUTHIERS.

Eloge du Mensonge

A Marcel Sauvage.

J'entendais un commerçant l'autre jour qui téléphonait à un confrère : « Vous pouvez me croire, disait-il, je n'aime pas à mentir. » Cela m'a changé de l'affirmation catégorique si souvent entendue : « Monsieur, je ne mens jamais. »

Je n'apporte aucune créance à qui m'apporte cette assertion orgueilleuse. Elle me donne envie de lui crier : « O menteur, et le plus effronté de tous, ne vois-tu pas que ces mots mêmes sont le mensonge par excellence ? »

Je pose en fait qu'il n'est homme qui ne mente. Mais je reconnais que bon nombre d'entre eux — la majorité peut-être — ment sans s'en rendre bien compte et, si je puis dire, sincèrement.

Aussi bien, je considère la formule : je n'aime pas à mentir, comme précieuse, car elle exprime très bien le maximum de sincérité que nous pouvons promettre à nos semblables, si nous avons un peu d'esprit critique et si, sachant l'exercer sur nous-mêmes, nous sommes parvenus à nous connaître à peu près tels que nous sommes.

I
La vérité, comme la justice, a des amants passionnés.

Il est des gens qui ne veulent entendre que la vérité, des quêteurs de passé qui n'ont souci que de véridité, des artistes pour qui « le vrai seul est aimable », des moralistes qui ne préchent que la sincérité. Les professionnels de la philosophie ont mis dans le commerce cet idéal par eux façonné.

A tout seigneur tout honneur. Qu'on me permette d'abord deux mots à la cantonade au métaphysicien.

« — Qu'est ce que la vérité, monsieur ? — Simplement, dites-vous, l'adéquation de la pensée à l'être. — Etes-vous bien fixé sur ces termes ? Vous postulez aujourd'hui cette dualité : — la pensée — l'être. Mais, à d'autres moments, vous la niez. Le spiritualisme s'efforce de réduire l'univers sensible à la pensée et le réalisme de réduire la pensée à l'univers sensible. Qui faut-il croire ? »

« La vérité serait elle donc l'adéquation de l'être à l'être ? Ce n'est qu'une inélégante tautologie. Serait-elle l'adéquation de la pensée avec elle-même ? Accord facile et pour lequel il suffit d'appliquer mécaniquement les recettes de la logique formelle. Celle-ci nous apprend à agiter convenablement une petite grappe de grelots. Dans l'alvéole de chacun roulent, comme trois petits grains de plomb, le sujet, la copule et le prédicat et tout est réglé pour que, même en manquant d'oreille, on en puisse tirer une harmonie satisfaisante. »

« Je sais bien qu'à l'idée affirmative correspond toujours une idée négative, mais qu'en retirer d'utile ?... On peut toujours intervertir arbitrairement l'affirmation et la négation, comme on peut faire permuter la charge et la tare dans les plateaux d'une balance ou changer les signes des deux membres d'une équation algébrique. »

« On n'y manque pas. Les doctrines se contredisent du tout au tout. Les principes directeurs de la connaissance nous assurent que A ne saurait être à la fois A et non A. C'est possible, ce n'est pas sûr. Hegel le nie. En tout cas cela ne nous est d'aucun profit, car nous ne savons pas si c'est A ou non A qui est vrai. Parmi toutes les explications qu'on m'a offertes de l'univers, théologiques, métaphysiques, scientifiques, il en est peut-être une qui est la vraie, mais que me sert la vérité si, avec elle, vous ne m'apportez pas aussi le signe à quoi on la reconnaît comme telle ? »

« Ainsi donc, considérée du point de vue métaphysique, la vérité est un concept bien incertain, une pure vue de l'esprit et, en empruntant le mot aux mathématiciens, une imaginaire, comme sans doute Dieu et la justice. »

« Métaphysicien, je vous salue. Il me reste quelques paroles moins abstruses à dire au moraliste. »

II
S'il est si difficile d'identifier objectivement la vérité, recommander de dire la vérité ce n'est que recommander de dire ce qu'on croit la vérité. Or, quelques jugements de fait mis à part — qui font illusion parce qu'ils entraînent l'adhésion quasi unanime des esprits — tous les jugements de valeur n'ont de vérité que ce que leur en prêtent nos intérêts et nos passions. Prêcher aux hommes de toujours dire la vérité, c'est à dire ce qu'ils tiennent arbitrairement pour vrai — c'est les inviter à prendre plus au sérieux encore qu'ils ne font leurs intérêts et leurs passions, les encourager à faire prédominer celles-ci sur les intérêts et les passions d'autrui.

— Le mensonge, me dira-t-on, ne sert pas moins utilement les intérêts et les passions et avec moins d'innocence et de bonne foi. — Je le concède. Mais il les

sert aussi avec moins d'assurance, de pouvoir de suggestion et, je dirai, d'impénitence finale. Le mensonge généralement hésite un peu, se trahit, se coupe. La vérité qui, par définition, ne connaît aucun doute, en impose par sa confiance en elle. Lorsque le mal est venu d'eux, le mensonge, unanimement conspiré, se terre, mais la vérité reste là, conscience tranquille et tête haute, naïvement et bêtement insolente.

La sincérité est la vertu des forts, dit-on.

Où bien — et cette constatation me met justement en garde contre elle. Le mensonge, lui, est le bouclier des faibles, l'arme des esclaves. C'est très beau de condamner ceux-ci à la vérité forcée, mais c'est river mieux leur chaîne. Voilà le piège de la « morale des Maîtres. » Le devoir de vérité est une invention des heureux et doit demeurer à leur usage personnel. Il suffit que, luxe, il les pare ; il n'est pas nécessaire encore que, profit, il les serve.

La vertu des forts, oui, car la vérité est autoritaire comme la force. Elle ignore les nuances et les délicatesses. Elle va droit, comme un couteau dans la chair. Elle assomme, ainsi qu'une massue.

Les cas où la vérité est bonne à dire sont nombreux, mais les cas où elle est bonne à taire sont plus nombreux encore, sans compter les cas où elle est bonne à travestir. Le mensonge légitime lubrifie les rouages. Vérité est conseillère de Violence. Mensonge va de pair avec Ménagement et Circonspection... Le médecin doit-il dire au patient : « Vous êtes fichu ? » Il y a, je sais, le chef de gare et les caprices amoureux de son épouse dont on feint parfois d'être informé, mais c'est pure galéjade. Dément averti, on garderait le secret, car, où le mensonge est récréatif, la vérité serait cruelle.

La franchise intégrale est l'idéal et la vertu des butors.

Dans un monde peuplé exclusivement de jansénistes rugueux, l'honnête homme ferait figure de Jean Lapin au milieu d'un troupeau d'éléphants. J'aime mieux la quiétude que l'on trouve sur le « chemin de velours. » Il y a de l'ascète et de l'energumène chez le sectateur de la vérité absolue. C'est elle qui suscite le prosélytisme frénétique de Torquemada. Pour être dur comme celui-là à soi-même et aux autres, il faut d'abord ajouter un grand prix à sa propre personne.

La vérité intransigeante et systématique est peut-être aussi la vertu des vaniteux.

III
D'ailleurs — et heureusement ! — l'homme n'aime point la vérité.

Il conseille constamment de la réclamer et de la donner. Mais il s'en tient au conseil : il ne la donne pas et ne la réclame guère. Ni le malade ni l'amant ne l'acceptent, ni nous tous que la flatterie saoult avec la traîtrise d'un vin. Cette contradiction universelle entre le précepte et l'acte mesure tout le pouvoir que le mensonge exerce sur nous.

On dit que le savant consacre sa vie à la vérité. On le dit aussi du moraliste-fabricateur de satires : *vitam impendere vero*. J'en doute. Ils ne recherchent l'un et l'autre qu'un emploi à leur activité et qui soit conforme à leur idiosyncrasie. Ils ne cherchent, comme tout le monde, que la difficulté vaincue et le succès péremptoire. Quelle satisfaction spécifique, commandée par la seule nature du fait, peut-on ressentir en découvrant que la terre tourne autour du soleil plutôt que le soleil autour de la terre ? L'astronome qui a pénétré cette énigme n'a pas éprouvé d'autre sentiment que la joie, à un degré différent, de cet Œdipe qui, au Café du Commerce, déchiffre des rebûs et reconstitue des « mots carrés. » Si les questions que pose la science semblent plus imposantes, c'est un peu parce qu'elles touchent à notre destinée et beaucoup parce que notre bien-être en dépend. C'est aussi parce qu'elles apportent plus de considération à qui leur trouve une réponse.

L'homme n'aime pas la vérité. Rien ne le prouve mieux que l'industrie toujours florissante des devins, des chiromanciens, des tireuses de cartes. Si on va les consulter, croyez-vous que ce soit par amour de la vérité ? La dame de Thèbes et de Memphis qui veut prospérer doit prédire 9/10 de joies pour 1/10 de peines. Si cette proportion est renversée, son pot-au-feu l'est aussi du même coup. On veut des diseuses de bonne aventure, mais de mauvaise aventure, non pas.

IV
L'homme n'aime pas la froide vérité mais le mensonge — le luxuriant mensonge...

Il ne va pas seulement le chercher chez la devineresse au marc de café. Il va le chercher chez les courtisanes et les poètes.

Le mensonge, en effet, n'est pas qu'artificiel. Il est une forme aussi du naturel. Revenu à l'âge pastoral, selon le vœu de Rousseau, l'homme n'y retrouverait pas la prétendue candeur de l'humanité primitive. La nature, ô Jean Jacques, n'ignore rien des maléfices les plus suspects. Elle n'est pas toujours brutale, comme lorsqu'elle nous couche dans la maladie ou nous précipite dans la mort. Elle sait aussi, par d'insidieuses caresses, nous amener au bord de l'embûche sexuelle. Tantôt, elle pare le mâle d'une

plume ocellée; tantôt, la femelle, de cette végétation sublime qui se repand sur les épaules. Elle a imaginé tous les manèges de la pudeur et de la coquetterie et, pour la dispersion du pollen dans le printemps, elle a inventé l'éclat parfumé des fleurs et la splendeur de leur poème nuptial... L'amour est la grande illusion ! Ce feu qui dévora nos vingt ans, comme il décroît et s'éteint au fur et à mesure que, plus rassis, nous perçons à jour l'intention calculatrice qui, par un circuit ingénieux, a utilisé nos enthousiasmes, nos frissons, nos pâmoisons, pour les fins impénétrables qu'elle méditait.

Ici, par un singulier mélange, le factice se marie au naturel, sans qu'on puisse discerner la part de chacun. Mais que dire de l'art ?... A tort sans doute, c'est du moins la vérité que croit poursuivre le savant. Mais l'artiste ?... Il recherche la fiction pour elle-même, le mensonge pour le mensonge, comme s'il lui attribuait on ne sait quelle excellence privilégiée.

Au fur et à mesure, en effet, que l'homme prend conscience de lui-même, qu'il complique sa vie, qu'il multiplie son aise, qu'il accroît ses connaissances et ses jouissances, il semble qu'il s'enfonce davantage dans l'épaisseur du mensonge. On dirait que la perfection d'une civilisation est proportionnée à son pouvoir de mentir.

Il faut donc choisir entre une sauvagerie moins insincère ou une civilisation entièrement faquée. Le choix est question de goût, mais le choix s'impose.

Qui ne veut faire aucune concession au mensonge doit faire le sacrifice de tout l'art. L'artiste est le simulateur essentiel. Vrai, intégralement vrai, photographique, l'art perdrait toute vertu intrinsèque et n'existerait plus que de nom. L'art orne la vie; l'orner c'est la vouloir autre qu'elle n'est, la fausser. Il n'est d'art que s'il introduit dans la nature quelque déformation, s'il incorpore conventionnellement le sujet dans l'objet, s'il traduit, interprète et transfigure.

« L'art commence où finit la vie », disait Wagner. Entendez : où finit la vérité, où commence le mensonge. Ecouter une symphonie, lire un poète, visiter un musée, c'est passer un pacte avec le faux. L'archet est trompeur, l'éléphant capiteux, le galbe fourbe. Pour escroquer notre émotion, tous moyens leur conviennent.

Que reste-t-il de la cité de Platon lorsque, après les avoir couronnés de fleurs, il en a chassés les poètes, menteurs insignes ? Des magistrats et des soldats. Cela seul me braverait avec ce géomètre monstrueux si, ami du mensonge plus qu'il ne l'avoue, il ne témoignait par la couronne accordée à ces artisans d'erreurs que, s'il les blâme, il les honore et les pleure en les éloignant. Prestige sacré de la fiction qui subjugué encore pendant qu'on l'écarte et reconquiert en les quittant tous les territoires qu'on lui dénie.

V
Paradoxe, cet éloge du mensonge ? Oui, si l'on entend simplement qu'il est, conformément à l'étymologie, « contre l'opinion. » Non, si l'on pense qu'il est une singerie d'une autre thèse contraire qui, celle là, serait la vraie. Je défie que l'on contredise sérieusement celle-ci.

Je sais cependant que l'éloge de la Vérité n'aurait pas une moindre apparence de raison. Ce serait un lieu commun plus banal que le mien, mais aussi défendable. Je l'avoue.

Déjà, lecteur, tu souris. Des traditions immémoriales t'ont rendu chère la vérité et, prenant son parti contre moi, tu triomphes parce que je semble enfin la confesser contre mon gré.

Ami, réprime ce sourire. Dans cet aveu je trouve mon argument le plus fort. Car, n'est-ce pas l'infirmité cardinale et réhabilitrice de ce je ne sais quoi qu'on appelle vérité que, même quand nous plaçons contre elle, nous ne puissions être sûrs d'être dans le vrai ?

Marc L. LEFORT.

Les routes

Vois ce matin rieur éclatant de lumière. Viens avec moi suivre la droite coutumière à travers champs et bois.

La route est longue et monotone, la route blanche aux parallèles talus, la route poussiéreuse où vont les autobus et les chevaux poussifs dont les vieux grelots sonnent.

Aussi laisserons-nous cette route grouillante, dans la virginité des prés et des halliers nous tracerons en siffotant notre sentier et nous irons au gré de notre marche lente.

Nous irons hardiment devant nous dans l'envol rose et bleu des maigres sauterelles, écartant le frôlement doux des fenouils chevelus et des lourdes ombelles.

Puis nous irons auprès du grand chèvre-feuille odorant nous arrêterons pour goûter une mûre, l'rant, et de nos doigts teints de sang nous cueillerons une prunelle à la chair aigrelette [et dure].

Ainsi nous marcherons toujours, toujours, toujours, riches de notre cour et de nos mains tendues, nous irons bien loin des faubourgs, bien loin de la clameur misérable des rues.

Et, comme ces brebis qui, revenant des champs, étoient les buissons de blancs flocons de laine, nous laisserons pendus aux arbres de la plaine des bribes de gâté et des lambeaux de chants.

Georges VIDAL.

En marge des compressions sociales (1)

L'Intégrale.

Depuis que nous en avons parlé, V. Coissac a lancé deux circulaires. La première datée du 15 juin est instructive. On peut se demander si une fréquentation assidue, préliminaire à l'entrée dans une colonie quelconque, suffirait à se rendre compte des préjugés qui peuvent encore embarrasser les cerveaux de ceux qui veulent prendre part à la tentative... Mais lorsque le milieu fonctionnera?... Suffit-il d'examiner par correspondance toutes les difficultés qui peuvent surgir de la divergence des opinions sur les détails de la vie conçue et pratiquée hors de la morale courante et de toute autorité gouvernementale ? Si tout cela ne suffit pas, il est à craindre qu'on se trouve toujours en face d'indésirables d'une sorte ou d'une autre qu'il sera nécessaire de renvoyer à leurs études. Il est clair que les individualistes qui se rendaient à l'Intégrale se sont trompés de porte, ce milieu étant à tendance communiste... La circulaire du 6 août semble indiquer une situation financière meilleure... V. Coissac vise à faire grand, à dépendre moins de l'extérieur, mais hélas !

The Barbara Fellowship Colony.

Nous possédons maintenant des renseignements sur The Barbara Fellowship Colony qui édite un journal The Fellowship News. Il s'agit d'un terrain de 40 hectares de superficie placée à 3 kilomètres de Santa Barbara, ville de la Californie, située entre Los Angeles et San Francisco. Il y a deux ans que ce terrain fut acheté, divisé en 300 lots destinés à des personnes possédant des ressources modérées, désirant voir se développer parmi elles une mentalité de « vie en liberté » en dehors de la contrainte des « ismes » ou des cultes, chacun vivant sa propre vie, comme il s'en sent capable, dans un esprit de camaraderie. « Les camarades de la Fellowship ne se flattent pas d'amener un état de choses parfait, mais ils croient que le moyen d'y parvenir passe par la pratique plutôt que par la théorie. Ils croient aussi que l'esprit de camaraderie est essentiel à la réalisation de vie à laquelle ils aspirent — vie plus joyeuse, vie plus ample, vie conduisant à une santé meilleure, à un plus grand bonheur, à tout ce qui favorise la croissance intellectuelle, morale, spirituelle. Ils pensent qu'un climat idéal, un paysage inspirateur, de saines influences en fait d'éducation, un accès facile aux avantages qu'on peut se procurer dans une ville continueront matériellement au succès de leur entreprise. »

Santa Barbara jouit d'un climat renommé. En plein mois de mars, géraniums, pâquerettes, roses s'y épanouissent dans tout leur éclat.

The Fellowship Colony comprend hôtel, salle de conférences, classes, bibliothèque. Les lots sont vendus moitié moins cher qu'ailleurs. L'altitude du terrain varie entre 200 et 400 pieds au-dessus de la mer. On y jouit d'une vue superbe, paraît-il, sur l'Océan Pacifique, les îles adjacentes, une plage étendue, des vallées fertiles et des chaînes de montagnes.

Lettre de l'Argentine.

Le camarade Luciano Zing, de Zürich, et deux de ses amis de la Suisse orientale nous écrivent de Mecking, colonia Libertá, dans la province de Misiones, où ils s'étaient rendus, il y a à peu près six mois, dans le dessein de créer une Colonie et d'inviter à se joindre à eux des camarades suisses et italiens. Leur lettre ne révèle pas une situation très brillante. Végétariens, ils sont forcés de se nourrir de viande de porc. Il y a bien des bananes, des oranges, des abricots, des fraises, des patates, du maïs, du manioc, du blé, du riz, du sucre, mais tout cela en très petite quantité, car pour faire de l'argent, les émigrants établis aux alentours préfèrent récolter du tabac et négligent les autres cultures, sauf celle du maté. De plus, ces émigrants étant presque tous des russo-allemands appartenant à la secte chrétienne des « sabbatistes », la vie auprès d'eux n'est pas des plus agréables.

La terre inculte (b'en entendu bois, forêts) ne coûte rien, chacun peut en avoir 50 hectares. Mais les routes sont très mauvaises. L'hiver est la saison des pluies, mais la température n'est jamais rigoureuse. L'été est supportable. Il n'y a pas de malaria. Tous ces avantages n'empêchent pas que Zing et ses deux camarades quitteraient bien Mecking s'ils en trouvaient l'occasion.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Pronostic.

C'est quand les ouvriers des campagnes auront appris à envier le sort des riches et à maudire leur labeur que la société actuelle se trouvera en péril. (LAVELEYE).

Croquignoles

Mirlitonades primaires

On me communique le numéro de juillet de l'Emancipation, bulletin mensuel du Syndicat des membres de l'enseignement laïque (section de l'Indre). Le bas de sa première page s'orne d'une annonce d'un droguiste de Châteauroux annonçant ses produits à l'aide d'un fautes travailler ceux qui ont fait la guerre qui vous a petit air laïque et obligatoirement ne serait pas déplacé dans « la Croix de l'Indre ». Mais ce n'est rien à côté de l'interminable et monthonnesque article qu'en ce même fascicule une certaine Jeanne Mirliton ou Mirliton — je ne me souviens plus bien — a consacré à la Maternité libre dans l'Enseignement — Cette Jeanne Mirliton ou Mirliton doit être une sœur converse échappée du couvent des oiseaux. Sur quel critérium scientifique peut-elle bien se baser pour qualifier de supérieurs ou d'inférieurs ou d'inclinations ou tels besoins, pour énoncer qu'à l'origine de la maternité libre il y a une erreur, une chute contre laquelle sa fertilité légitime s'insurge (sic) ? Ma fertilité de mère hors-mariage, légale ou non, regimbe contre la dépendance économique où me place ma fonction maternelle. Je considère la recherche de la paternité comme une humiliation, comme un rivet de plus à la chaîne qui me lie à l'homme. Mère à mon gré, ma fertilité s'insurge à l'idée de devoir compter sur l'appui pécuniaire de l'engendreur pour entretenir la progéniture que j'ai portée en mes flancs, allaitée, guidée lors de ses premiers pas. Ce que je revendique c'est un arrangement, une entente, une garantie me permettant d'être mère sans avoir à en pâtir matériellement, sans avoir à me sentir sous la tutelle financière de mon compagnon, l'aimerai-je à la folie. Ma fertilité, à moi, ne saurait être satisfaite à moins.

Marguerite DESPRÉS.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Tous les dieux, Jésus y compris, sont de simples représentations humaines. Les juifs étaient belliqueux et nationalistes, leur dieu est à leur image. Les chrétiens étaient faibles, asservis, humbles, leur impuissance les rendaient compatissants : Jésus est un dieu prolétaire. L'homme libre ne veut ni de celui-ci ni de celui-là. Le dieu de l'Ancien Testament, le dieu des armées, le dieu de la vindicte nationale et de la vocation patriotique lui répugne absolument. C'est le dieu que prêche le capitalisme en temps de guerre.

Nous repoussons aussi péremptoirement le dieu qu'en temps de paix prêche le capitalisme : Jésus. Au sein de leur esclavage, de leur misère, de leur pauvreté, les « premiers chrétiens » nourrissent un ultime espoir : s'indemniser dans l'au-delà. Ils se sanctifient et béatifieraient leur pauvreté matérielle et spirituelle. Ils divinisaient leur misère en Jésus. Jésus est le symbole de l'homme qui élève la douleur à la hauteur d'une profession et tire fierté de son supplice. Car aux crucifiés (ceux qui ont fait et souffert, ceux qui sont travaillés et chargés) appartient le Royaume des Cieux, le royaume qui n'est pas de ce monde.

Dans la parabole du mauvais riche, tout cela est clairement manifeste. Le pauvre, misérable toi-bas, est heureux de l'autre côté. Le riche de ce monde, expié en enfer ses richesses. La conclusion est facile à tirer. On doit désirer la pauvreté, ne pas convoiter la richesse. On doit plutôt donner que recevoir — plutôt cheminer deux lieues qu'une — plutôt faire la volonté d'autrui que la sienne...

Pendant la guerre les maîtres disent : Prenez modèle sur Jehova, le dieu des batailles. Pendant la paix les exploités disent : Prenez modèle sur le doux Jésus : Soyez pacifiques à l'égard de vos patrons ; aimez votre ennemi le capitaliste ; soyez un esclave docile. C'est pourquoi il faut anéantir les deux conceptions.

A.-L. CONSTANDÉ (God is het kwaad).

L'Initiation individualiste

Tolérance et réciprocité.

Lorsque les individualistes antiautoritaires, les individualistes anarchistes, les individualistes intégraux réclament, revendiquent la possibilité de coexistence et de fonctionnement parallèle et simultané d'associations de toute espèce et de toute intention ; lorsqu'ils revendiquent pour l'unité humaine, — pour l'isolé comme pour l'associé, le solitaire comme le sociable — la possibilité de « vivre sa vie » sans avoir à redouter qu'autrui — son semblable, l'Etat, le gouvernement, l'administration — intervienne dans ses dits et gestes, empiète sur sa liberté d'être et d'avoir ; les individualistes n'attendent pas la réalisation de leurs revendications d'un mentalité faisant de la tolérance la base des relations entre les humains.

On a vu précédemment que c'est sur la réciprocité que les individualistes voudraient voir reposer les rapports entre les hommes. Et la réciprocité n'a rien à démêler avec la tolérance, régime de pur arbitraire et de bon plaisir. Or, il n'y a aucune fierté, aucune dignité à être toléré par ses adversaires. Qu'ils soient mis par la crainte ou par la pitié, par la politique ou par la nécessité, il ne s'agit, en tous les cas, que d'une charte aléatoire dont les articles seront abolis dès que ceux qui l'auront octroyée se sentiront plus forts ou n'auront plus besoin de leurs antagonistes.

La tolérance est une autre forme de l'humiliation. On vous tolère, c'est-à-dire on vous permet d'exister, de végéter, de vous manifester : on vous accorde tout ou partie de l'exercice de votre activité mentale ou physique, quitte à retirer licence ou autorisation dès que la bienveillance ou la patience des privilégiés, des dirigeants ou des multitudes — selon le cas — se sera lassée ou épuisée. Ou encore dès que la Raison d'Etat prescrira de mettre un terme à la tolérance, tout simplement parce que sa pratique devient dangereuse pour le Pouvoir établi.

La Tolérance est un régime tout au plus bon pour ces esclaves auxquels l'absence de chaînes fait imaginer qu'ils sont libres.

Au terme du Voyage

Sans doute, il n'y a pas grand-chose au terme du Voyage!

Pas grand-chose!

C'est à dire un cercueil pour dernier gîte — un cercueil

Où le corps s'allonge, se détend, se repose enfin de toutes les fatigues d'une plus ou moins longue existence.

Puis un grand trou rectangulaire, une fosse où l'on descend ce cercueil

Puis de la terre au-dessous, par dessus, à droite, à gauche, jusqu'à complet enfouissement

Puis l'isolement et le silence, et dans ce silence immuable

L'invisible, la lente, l'indéfectible corruption et décomposition du cadavre.

Du cerveau, des muscles, des nerfs, de la peau

De la foule d'organes qui servaient à la manifestation vitale.

Il ne restera bientôt qu'une abjecte, une innombrable pourriture.

Qu'une répugnante confusion de vermine grouillante,

Etat précurseur de l'anéantissement ultime.

Un peu plus tard enfin, de la charpente corporelle, du squelette

Il ne restera rien. Ou presque rien : Qu'une poignée de poussière

Qu'un peu de poudre qui tiendrait dans le creux de la main d'un enfant.

Certes, le point d'arrivée ne vaut pas les péripéties et les angoisses du Voyage

Les étapes heureuses ou malheureuses dont il est la fin suprême

Les amours, les haines

Les souffrances, les délires, les ivresses, les déceptions

Les désirs, les projets,

Les espoirs, les évaucements, les découragements, les faillites

les jouissances, les impuissances

Les révoltes, les résignations, les extases, les cauchemars

— Les vœux, les passions, les ambitions.

Et qui donc soutiendrait que le terminus de tout cela soit autre qu'une pincée de cendres ?

Puisqu'il n'y a rien au terme du Voyage.

Ou presque rien.

Puisque de tout ce qui est, rien ne peut être soutenu à la mort.

Puisqu'elle est le dernier mot des mondes, des soleils et des nébuleuses.

Puisqu'elle est la solution de l'énigme de la vie.

Qu'au moins en mettant pied sur le dernier quai d'arrivée

Une satisfaction intime réjouisse nos heures finales.

Qu'au moment où l'agonie nous étendra, où l'inconscient nous paralysera, où les ténèbres nous envahiront

Nous puissions au moins nous rendre ce témoignage à nous-mêmes

Que nous avons vécu en faisant fi des morales et des préjugés, des restrictions et des traditions.

Indifférents aux terreurs et aux ignorances du vulgaire

Sans nous en laisser non plus imposer par les artifices et l'hypocrisie des élites.

A nos risques et périls. La haine au cœur.

Pour tout ce qui visait à rendre les jours de notre existence plus pénibles et plus à charge qu'ils le sont déjà.

Puisque la station terminus du voyage c'est le tombeau

Et dans ce tombeau une transformation chimique des éléments dont nous sommes constitués.

Eh bien ! fasse notre volonté que nous y descendions Sans regret comme sans alarmes

Nos derniers instants illuminés par le sentiment d'avoir fait une œuvre d'art de notre vie.

Une œuvre d'art

Que les expériences, les aventures, les tentatives et les réalisations

Auront taillée, façonnée, sculptée, recommencée, renouvelée, perfectionnée

Sans jamais la fondre en un moule définitif.

Non pas en vue d'une survivance de l'âme

D'une comparaison par devant un tribunal spirituel ou un Dictateur cosmique.

Mais pour notre plaisir, notre propre plaisir

Pour le contentement de notre esprit, la joie de nos sens !

Que nous importe alors qu'il n'y ait pas grand-chose.

Si peu de chose — Rien.

Au Terme du Voyage !

E. ARMAND.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Contre l'art. 175 du Code Pénal allemand.

Il se publie en Allemagne, à Berlin, un journal intitulé *Blätter für Menschenrecht* — « Feuilles pour les droits de l'homme » — dont la tâche principale est la défense des homosexuels de naissance. Le Dr Meienreis, qui y collabore, nous écrit à ce sujet : « Grâce à Napoléon I^{er} et à Cambacérès, son intelligent Ministre de la Justice, les pervers de naissance sont depuis longtemps à l'abri des poursuites en France et dans les pays latins. En Allemagne, en Autriche, en Angleterre, ils sont encore considérés comme des criminels et des délinquants. Nos efforts ont échoué jusqu'ici grâce à l'indolence de la foule et à la résistance des ministres de la charité chrétienne. mais nous ne cesserons de combattre jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but (l'abrogation de l'art. 175 du Code pénal allemand). » Il existe aussi une ligue pour cultiver l'amitié et la liberté (Union des *Eigenen* (Uniques)) qui travaille « à la renaissance morale et sociale de l'amitié, à lui conquérir le droit d'existence dans la vie publique comme dans la vie privée, suivant l'exemple de l'antiquité grecque. Elle a pour but de faire revivre, par la parole et l'image, par l'art et le sport, le culte de la beauté masculine, tel qu'il a fleuri à l'époque de Platon. Ainsi, elle espère devenir une ligue internationale de tous ceux pour qui l'ami est le sens et le chant de la terre. Elle se propose de rassembler sous son drapeau tous les hommes d'idées libérales et qui savent que l'amour, l'amitié passionnée ne connaît ni différence de races, ni frontière politique ». L'Union des *Eigenen* poursuit, aussi, cela va sans dire, l'abolition de cet « exécrationnel paragraphe 175 ». L'animateur de cette ligue est un écrivain du nom d'Alfred Brand.

Synonymes incivilisés.

En *sessouté*, les mots *mauvais* et *laid* sont synonymes, tandis que *bon* et *beau* le sont aussi... le voleur même devient « celui qui a fait ». (FRED CHRISTOL : Au sud de l'Afrique).

Questions sans réponses.

Clarence S. DARROW, l'avocat tolstoïen et libéral de Chicago, l'auteur bien connu de *Resist not Evil* — *Ne résistez pas au mal* — dont nous avons traduit et publié récemment un tract remarquable *Qui est le Juge du Criminel ?* a demandé au politicien démocrate (radical) William Jennings BRYAN qui fut ministre des affaires étrangères au temps du président Wilson, de répondre à une série de questions concernant l'authenticité de certains faits décrits dans l'Ancien Testament. Bryan a refusé « d'engager aucune controverse avec des personnes qui rejettent la Bible comme le fait M. Darrow ». Voici quelques-unes de ces questions, choisies parmi les plus typiques :

La terre fut-elle faite littéralement en six jours, mesurés par la révolution de la planète sur son axe ?

Dieu maudit-il le serpent pour avoir tenté Ève et ordonna-t-il que désormais il ramperait sur le ventre ?

Comment se mouvait-il auparavant ?

Noé bâtit-il l'arche et y rassembla-t-il un couple de tous les animaux vivant sur la terre, ainsi que la nourriture et l'eau nécessaires à leur conservation ?

Comme il n'y avait pas de vaisseaux sur la terre, excepté l'arche, comment Noé s'y prit-il pour les rassembler de tous les continents et îles de la terre ?

Est-il exact que Dieu fit apparaître un arc-en-ciel comme signe que le monde ne serait plus détruit par un déluge ?

Est-ce le premier arc-en-ciel qui soit jamais apparu ?

Selon l'Ancien Testament, cet événement ne se serait-il pas produit vers 1750 avant J.-C. ?

L'histoire n'abonde-t-elle pas en preuves que toutes sortes de peuples, de toutes couleurs, vivaient sur de vastes terri-

toires très éloignés les uns des autres cinquante ans au plus après cette époque ?

Les couples d'animaux sortis de l'Arche de Noé ont-ils été envoyés partout sur la terre une fois le déluge achevé ?

Comment ont pu se rendre en Australie les espèces animales qu'on ne trouve que sur ce continent et pourquoi ne se sont-elles pas arrêtées en route ?

Quelle aurait dû être la hauteur de la tour de Babel pour atteindre les cieux ?

La terre contenait-elle plus d'eau du temps de Noé qu'elle en a jamais contenu avant ou depuis ?

Toute pluie qui tombe ne provient-elle pas des réservoirs d'eau terrestres ?

Est-il possible d'augmenter la quantité d'eau sur une partie quelconque du globe sans la soutirer d'une autre partie ?

L'eau ne cherche-t-elle pas son niveau ?

Le soleil s'est-il arrêté pour permettre à Josué de livrer bataille ?

Si le soleil s'était arrêté, cela aurait-il allongé la durée du jour ?

Si au lieu du soleil, la terre s'était arrêtée de tourner sur elle-même, que serait-il advenu de la terre et de toute la vie qu'elle renferme ?

Selon la chronologie biblique, la terre n'a-t-elle pas été créée il y a moins de six mille ans ?

De nombreuses civilisations ne florissaient-elles pas sur la terre il y a dix mille ans ?

Selon ladite chronologie, Adam ne fut-il pas créé il y a moins de 6000 ans ?

Les documents écrits, les hiéroglyphes, les ruines du travail manuel de l'homme ne montrent-ils pas qu'il existe sur la terre depuis plus de 50.000 ans ?

N'y a-t-il pas des restes humains dont l'âge peut être évalué à 100.000 ans ?

La géologie n'indique-t-elle pas par les débris fossiles, par les couches de roches traversées par les lits des fleuves, par des dépôts de toutes sortes, que la terre est âgée de plus d'un million d'années — qu'elle compte de nombreux millions d'années ?

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

Observations sur les Statuts

Un autre des effets dudit § 15, c'est qu'il permet aux membres de notre Société de former des groupements auxiliaires ayant pour but la propagande en faveur des principes qui sont à la base même de sa formation, et cela même par les moyens que par le § 14 notre Société s'interdit d'employer.

Il est entendu que les autres membres ne sauraient exercer de contrôle sur les actes de ces Sociétés auxiliaires ni en être rendus responsables. Elles seraient organiquement indépendantes, rendant compte si elles le veulent de leurs actes à notre Société, mais sans en dépendre. Une société auxiliaire de ce genre peut se donner comme but, par exemple, de recueillir des fonds pour assurer le fonctionnement des rouages de l'administration de notre Société ; elle peut entreprendre bien d'autres besognes. Il reste à savoir si c'est pratique ou non.

(A suivre).

STEPHEN T. BYINGTON.

(1) Voir l'en dehors à partir du n° 7.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (14)

Par contre, la belle courtisane eut « le béguin », comme on dirait de nos jours, pour Diogène, le père des cyniques, l'homme au tonneau et à la lanterne. Elle eut aussi pour amant l'inconnu Aristippe. Caprice ou question de se trouver là à temps.

Orgueilleuse de ses succès, des monceaux d'or que lui apportaient ses riches amants, elle voulut tenter Xénocrate, disciple de Platon, homme aux mœurs austères, ultrastochiques. Elle vint une nuit chez lui, se coucha à ses côtés, le cressa, l'agaga de mille façons. Le philosophe demeura immobile, impassible, feignant de dormir. Lais se retirait humiliée, maudissant Xénocrate, le vouant à la vengeance des dieux éternels, lorsque l'objet de son courroux s'éveilla, lui dit en la congédiant : — Ignorais-tu, Lais, que ces plaisanteries nous laissent froids, nous autres intellectuels ? Ce « nous autres » nous semble une généralisation contestable, si tant est que réelles soient cette légende et ces paroles.

✱

Viellie, Lais se livra à l'ivrognerie pour oublier ceux qui l'oubliaient. Sa fin fut vulgaire. On lui érigea cependant une statue magnifique à Corinthe — cette ville se souvint des millions laissés par les amants exotiques de la grande courtisane — sur laquelle on lisait :

A Lais bienfaisante,
le peuple de Corinthe reconnaissant.

On cite sa réponse à une femme qui se prétendait honnête et critiquait, devant elle, les hommes qui fréquentaient les courtisanes.

— Et toi, crains-tu de boire dans un vase propre, bien qu'il ait déjà servi ? C'est cela que nous sommes, nous autres courtisanes : des vases propres ; vous ne l'êtes pas autant que nous. »

Phryné
de
Thespies

Phryné naquit à Thespies, mais résida toujours à Athènes.

Elle dut sa célébrité à la beauté de ses formes, si parfaites que les meilleurs artistes — poètes, peintres, sculpteurs — la sollicitaient pour qu'elle leur servit de modèle. Les plus belles Vénus que nous légua l'Antiquité — les Callipyges — étaient des copies, en tout ou en partie, de

Phryné, fait qui nous confirme l'excellent goût des Grecs.

Elle ne prodiguait pas l'exhibition de ses charmes, mais elle les cachait avec soin — sans doute pour produire plus d'effet — cependant, dans les fêtes ou « mystères » d'Eleusis, elle se présentait inopinément sous les portiques du temple, laissant tomber ses habits et apparaissait en déesse, pareille à l'une de ces statues artistiques auxquelles elle servit de modèle. Dans les fêtes appelées « de Vénus et Neptune » elle se dépeçait avec solennité de ses vêtements, se dirigeant vers la mer, sa belle chevelure noire dénouée et flottant au vent, et se plongeait avec ferveur dans les eaux, comme pour rendre hommage au Dieu qui les symbolisait — car Dieu fut toujours un symbole. Elle sortait alors avec lenteur et avec grâce, acclamée comme une nouvelle Vénus émergente des ondes. Une multitude d'étrangers se rendaient à Athènes au cours de ces solennités exclusivement pour contempler Phryné.

Ces triomphes aussi spontanés que bruyants attirèrent sur sa belle tête les ombres noires de l'envie, qui se résolurent sous la forme d'une accusation d'impiété formulée par un certain Eutychieus (qu'on dit avoir été poussé par Myrrhine, rival de la célèbre Thespienne) à qui Phryné ne voulut pas livrer un corps qu'elle réservait aux riches amateurs ou aux génies indiscutables.

L'accusation portée devant le tribunal des Hélistes (hommes de la lumière) consistait en une prétendue profanation de la majesté des « mystères d'Eleusis », que Phryné parodiait. Elle était aussi inculpée de corruption des citoyens les plus illustres de la République. Mais l'orateur Hypéride, l'un de ses amants, prit sa défense. Comme moyen de défense, Hypéride enleva le voile qui couvrait sa cliente et elle apparut nue devant le tribunal : il n'en fallut pas davantage pour amener les juges — artistes puisque grecs — à prononcer l'acquiescement de Phryné.

Ils considèrent sans doute qu'une beauté corporelle aussi merveilleuse que la sienne ne pouvait être qu'un don, une marque de faveur de Vénus. Ils n'osèrent donc condamner la courtisane. C'est ainsi que lorsqu'une armée remporte la victoire ou qu'un usurpateur s'empare du trône, les théologiens de toutes les religions ont coutume d'affirmer que Dieu le voulut ainsi et qu'on ne peut se dresser à l'encontre de sa divine providence.

A la suite de ce jugement — passé à l'immortalité — la renommée de Phryné crût de telle façon qu'elle acquit une immense fortune. Alexandre le Grand ayant détruit Thèbes, elle offrit de rebâtir la ville à ses frais. Les Thébains refusèrent. Ce fait montre de quelles ressources Phryné disposait. Après sa mort, ses amants, ses admirateurs lui élevèrent une statue colossale, en or massif, qui fut placée à Ephèse, dans le temple de Diane.

Généralités
sur les mœurs
des
temps primitifs
et de
la Grèce antique

Pour ce qui concerne le vêtement des personnages dont il a été question jusqu'ici, il est clair que les primitifs, hommes et femmes, déambulaient complètement nus, comme c'est encore le cas pour quelques tribus de sauvages. Les tableaux mythologiques nous donnent une idée des nymphes et des satyres sur lesquels l'art a tant exercé sa fantaisie. L'humanité se trouvait alors en pleine jeunesse, en état de pleine croissance physique ; la terre, vierge encore, couverte d'une végétation exubérante, réunissait toutes les conditions voulues d'habitat. A mesure que « l'édénisme » disparaissait, que l'humanité se corrompait — qu'elle devenait plus délicate — les hommes et les femmes couvrirent leur corps, tantôt avec des feuilles d'arbres, tantôt avec des peaux d'animaux domestiques ou non — comme on représente Paris et Hercule, celui-ci couvert d'une toison de laine, celui-là d'une peau de lion (symbole de la victoire de l'homme sur les animaux).

Les humains habitent alors des caves et des cavernes ; ils ont pour armes des branches d'arbres ou des pierres aiguës ; ils s'ornent de coquilles, de petites pierres, fleurs ou fruits agréables à la vue. Aussitôt qu'apparaît un rudiment d'industrie, on tisse la paille des céréales, puis de plusieurs plantes textiles (à l'imitation des tissus que confectionnent certains insectes comme les araignées, etc., et de ceux que peuvent procurer certains végétaux, comme le platane équatorial, etc.). Parallèlement aux cabanes de bergers et aux dolmens, apparaissent des hommes couverts d'étoffes, grossièrement travaillées, il est vrai. C'est l'époque des patriarcales, à laquelle succède celle des rois ; tandis qu'en certains points du globe, on fait la guerre, en d'autres on pait des troupeaux. Ici progresse la civilisation, là elle demeure stationnaire. A l'époque où Pasiphaë règne en Crète, Abraham est pasteur de troupeaux en Chaldée.

L'industrie humaine progressant, le commerce s'établissant, les monnaies circulant, etc. — l'humanité s'engage sur une route qu'elle n'a pas abandonnée depuis. Les préteurs égyptiens jettent les fondations des arts et des sciences, les Phéniciens et les Grecs les perfectionnent, les connaissances acquises font tâche d'huile jusqu'en Extrême-Orient, Inde et Chine. Tous les cultes symbolisent les notions rudimentaires possédées alors.

(A suivre).

Emilio GANTE.

Adapté de l'espagnol par E. ARMAND

